

observé un dauphin à dents dures (*Steno bredanensis*) femelle repoussant et attirant le cadavre de son petit, comme le faisait la mère du golfe d'Arta. En revanche, elle n'était pas seule. Par moments, deux dauphins adultes l'escortaient et, à d'autres, un groupe d'au moins 15 dauphins ralentissait sa course pour inclure, dans son sillage, la mère et le petit. Et lorsqu'au cinquième jour, elle a commencé à faiblir, les autres dauphins l'ont relayée, portant le petit sur leur dos.

Les girafes paraissent aussi perturbées par la mort d'un proche. En 2010, dans le sanctuaire sauvage de Soy-sambu, au Kenya, une girafe de Rothschild femelle a donné naissance à un girafeau dont le pied était difforme. Le petit marchait peu, condamné à une plus grande immobilité que les autres. Durant les quatre semaines de vie du girafeau, Zoe Muller, biologiste travaillant au Kenya dans le cadre du projet de conservation de l'espèce, n'a jamais vu la mère s'éloigner à plus de 20 mètres de son petit. Elle ne participait plus aux activités coordonnées du troupeau, telle la recherche de nourriture.

Un jour, Z. Muller a constaté que le troupeau se comportait de façon inhabituelle. Sur la défensive, 17 femelles, dont la mère du petit, fixaient du regard un fourré. Le petit y était mort une heure plus tôt. Les femelles manifestaient un vif intérêt pour le cadavre, s'en approchant, puis reculant. L'après-midi, elles étaient 23, rejointes par 4 jeunes girafes, certaines touchant le cadavre de leur museau. Dans la soirée, 15 d'entre elles se sont approchées plus près encore et ont entouré étroitement le corps.

Les jours suivants, de nombreuses girafes sont venues près du jeune défunt. Certains mâles se sont approchés dans un périmètre de 100 mètres, sans pour autant s'intéresser au cadavre du petit. Ils récoltaient de la nourriture ou examinaient l'état reproducteur des femelles. Le troisième jour, Z. Muller a trouvé la mère, seule sous un arbre, à 50 mètres de l'endroit où était mort son petit. Le corps, lui, n'y était plus. La biologiste le découvrit plus tard, à moitié dévoré, sous ce même arbre. Le lendemain, la carcasse avait disparu, emportée par les hyènes.

Les observations précises de populations animales sauvages restent rares, pour diverses raisons. Les scientifiques ne sont pas toujours au bon endroit au bon moment.

Et quand ils sont sur les lieux, il se peut qu'aucune attitude apparentée au deuil ne soit à noter. Aussi, à ce stade des recherches, toute observation provenant de réserves, de zoos ou même de notre cohabitation avec les animaux de compagnie peut être utile.

Willa et sa sœur Carson, deux chattes siamoises, vivaient chez Karen et Ron Flowe en Virginie, aux États-Unis. Elles se faisaient leur toilette mutuelle, dormaient enroulées

leur gavage dans une ferme productrice de foie gras. Deux des trois rescapés, Kohl et Harper, étaient en mauvais état. Kohl avait les pattes difformes et était effrayé par les humains ; Harper ne voyait que d'un œil. Pendant quatre ans, les deux canards ne se sont pas quittés. Lorsque la douleur aux pattes de Kohl s'est intensifiée, l'empêchant de se déplacer, il fut euthanasié. On laissa Harper assister à la procédure, puis approcher la dépouille. Après avoir exercé, avec son bec, quelques pressions sur le corps, Harper se coucha à ses côtés et mit sa tête contre le cou de son compagnon. Il resta ainsi plusieurs heures. À partir de ce jour, il repoussa tout lien avec d'autres canards, restant seul au bord d'une petite mare où il venait souvent avec Kohl. Deux mois plus tard, Harper mourait à son tour.



2. UNE FEMELLE GORILLE ÉTREINT son bébé mort dans un zoo de Münster, en Allemagne.

l'une contre l'autre. Lorsque Carson était conduite chez le vétérinaire, Willa restait à la maison, dans un état de légère agitation, jusqu'au retour de sa sœur. En 2011, l'état de santé de Carson empira et ses maîtres l'emmenèrent de nouveau chez le vétérinaire, où elle mourut dans son sommeil. Au début, Willa a agi comme elle le faisait pendant les courtes absences de sa sœur. Mais au bout de deux ou trois jours, elle s'est mise à pousser des miaulements lugubres et à rechercher leurs endroits préférés. Et lorsque cette agitation s'estompée, Willa tomba dans une sorte de léthargie qui dura plusieurs mois.

Un témoignage édifiant provient de la réserve naturelle Farm Sanctuary, à Watkins Glen, dans l'État de New York. En 2006, trois canards – des mulards – sont arrivés à la réserve. Ils souffraient de lipidose hépatique, une maladie du foie provoquée par

Un continuum de réactions

Alors, peut-on parler de deuil chez l'animal ? En l'état actuel des connaissances, rien ne permet de l'assurer. Une difficulté est la grande variabilité des réactions observées face à la mort. Le contexte social et la personnalité des survivants influent sur leur comportement. De toutes les histoires de chats, chiens, lapins, chevaux et oiseaux que j'ai pu récolter se dessine, pour chaque espèce, tout un éventail de réactions, certains animaux restant indifférents à la mort de leur compagnon, d'autres paraissant désespérés.

Les différences cognitives jouent aussi sans doute un rôle. De même qu'il existe divers degrés d'empathie en fonction des espèces ou au sein d'une même espèce, la mort est peut-être perçue différemment d'un animal à l'autre. Certains animaux saisissent-ils le caractère final de la mort ? Parviennent-ils à le conceptualiser ? Les animaux anticipent-ils la mort ? Une chose est sûre : devant la multiplication des récits sur des animaux variés, la question du deuil chez l'animal est pertinente. À commencer par les espèces ayant une longévité importante et dont les membres forment des couples, des familles ou des communautés. Les liens ainsi tissés ont-ils tendance à entraîner une réaction exacerbée à la mort d'un proche ? Seule une comparaison systématique des réactions au sein de chaque système social animal apportera une réponse. ■